

Qu'est-ce que gaspiller ? Intuitivement la notion paraît simple, mais quand on cherche à la cerner de près, on est amené à analyser dans toute leur complexité les rapports que l'homme entretient avec son environnement matériel.

Il y a bien sûr gaspillage quand on emploie, pour obtenir un objectif donné, plus de moyens qu'il n'était nécessaire. Il y a en particulier gaspillage quand on utilise des objets qui incorporent plus de matières premières, plus de travail que d'autres objets susceptibles de fournir une qualité de service identique. Mais si le consommateur accepte de payer un objet A plus cher qu'un objet B qui apparemment lui apporte tout autant, sur quoi se fonder pour affirmer que ce n'est pas justifié ? N'est-ce pas parce que l'objet A fournit, sous des aspects mal vus par l'observateur, quelque chose de plus que l'objet B ? Pour savoir s'il y a en fait gaspillage, il faut disposer de connaissances solides et complètes sur ce qui fait la qualité de service d'un objet.

De plus, le gaspillage n'est pas seulement l'utilisation de ressources totalement inutiles. N'y a-t-il pas plus largement gaspillage lorsque les ressources utilisées sont disproportionnées par rapport au résultat obtenu, même si ce résultat n'est pas nul ? Quand le jeu n'en vaut pas la chandelle on gaspille. Pour cerner le gaspillage, il faut disposer d'un critère permettant de comparer le coût d'un supplément de ressources avec les avantages qu'il permet d'obtenir.

Le gaspillage n'existe que par rapport à ce que diverses situations possibles sont susceptibles d'apporter aux hommes. Loin d'être une simple notion physique, il renvoie immédiatement à une dimension de bien-être humain. Et quand on l'envisage effectivement ainsi les problèmes qui se posent à son sujet se montrent beaucoup plus complexes qu'il ne paraît à première vue.

### Des gaspillages « techniques »

Bien des études ont mis en évidence ce que l'on pourrait appeler des « gaspillages techniques » : l'incorporation dans les objets de ressources coûteuses qui n'améliorent pas les performances techniques utiles pour l'utilisateur.

Ainsi une équipe universitaire américaine (1) a calculé en 1962 les coûts des changements survenus sur les automobiles américaines depuis 1949 : ils arrivent à plus de 11 milliards de dollars annuels entre 1956 et 1960, dont près de la moitié sont imputables aux augmentations de taille et de puissance des véhicules, et aux consommations supplémentaires de carburant qu'elles entraînent. Or, compte tenu en particulier des limitations de vitesse qui sont générales aux Etats-Unis, les augmentations ne fournissent aucune amélioration de performances techniques utile pour les automobilistes.

De même pour le nutritionniste, le « Parisien, qui pourrait vivre avec 2 F de pain et de lait par jour, dépense cinq fois plus sans raison logique » (2).

\* Fondateur du Centre de Recherche sur le Bien-Être (CEREBE).

Du reste on voit certains pays africains ayant des revenus par tête inférieurs à 500 F par an ne poser aucun problème alimentaire, malgré une nourriture beaucoup moins abondante et plus simple que la nôtre. En France, la ration moyenne oscille autour de 3 000 calories depuis 1880 alors que, d'après les évaluations récentes de la FAO les « besoins » ne dépassent pas 2 380 calories. Ces faits sont d'autant plus frappants que ce supplément de calories, joint à la forte proportion de lipides et de sucres, qui est elle aussi un facteur d'élévation des coûts de l'alimentation, est un facteur important d'augmentation des maladies dégénératives du cœur et des vaisseaux et d'augmentation de la mortalité. L'expérience de la dernière guerre a été frappante à cet égard. La mortalité cardio-vasculaire s'est effondrée dans les pays soumis au rationnement alors qu'elle restait stable dans les pays épargnés comme la Suède.

On peut présenter également avec l'automobile un bel exemple de « gaspillage technique » concernant l'ensemble production-consommation. Pour obtenir un tel résultat, il suffit d'additionner les temps passés à l'une et à l'autre, de calculer une « vitesse généralisée » en divisant les kilomètres parcourus par le total des temps passés et de comparer le résultat obtenu avec celui qu'on obtiendrait pour la bicyclette (3). Les résultats se passent de commentaire.

### Les rôles « extra utilitaire » de la consommation

Mais les accusations de gaspillage que l'on peut porter en s'appuyant sur ces seules études techniques prêtent le flanc à la critique, et certains ne se privent pas d'en profiter. Vouloir condamner notre modèle de consommation à partir de telles considérations strictement techniques c'est avoir une idée exclusivement « utilitaire » de ce que représente la consommation pour celui qui en bénéficie : suivant une telle idée le consommateur mange parce qu'il a besoin de se nourrir, utilise une voiture pour gagner du temps dans ses déplacements, une chaîne haute fidélité performante parce qu'elle lui procure une émotion esthétique de qualité, etc. Or, il y a belle lurette que les publicitaires et les hommes de marketing, sans compter les sociologues, savent bien que la consommation c'est tout autre chose que l'« utilitaire », ou du « technique ». Dans nos sociétés, la consommation de l'individu l'affecte beaucoup moins en modifiant son état physique que sa situation affective (ses rapports avec les autres, le sentiment qu'il a de lui-même, son état d'angoisse ou de sécurité face au monde (4).

Les objets sont le support de messages qui disent aux autres quelle attitude nous avons envers eux ou « qui nous sommes » : les parents montrent à leurs enfants qu'il les aiment en leur ache-

(1) F.M. Fischer, Z. Griliches, C. Kaysen, The costs of Automobile Model Changes since 1949. The Journal of Political Economy (oct. 1962).

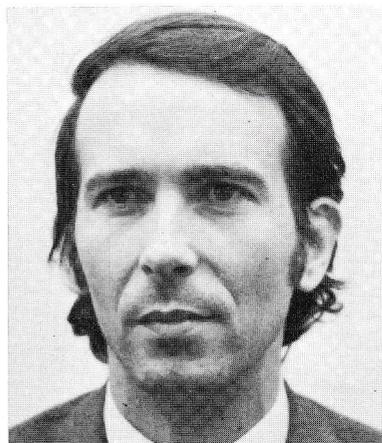
(2) Voir l'article de J. Trémolières.

(3) Voir l'article de J.-P. Dupuy et Y. Debouverie.

(4) Cf. Ph. d'Iribarne, La politique du bonheur (Seuil 1973).

## Bonheur et gaspillage.

P. d'Iribarne \*





LE LORD. — Je possède tout un quartier de Londres, les Indes, le Canada, la moitié de l'Afrique et... je m'ennuie !

Dessin d'A. Willette extrait du journal satirique « Le rire », 1900.

tant de beaux jouets ; le cadre fait de même avec sa femme en lui offrant un « petit bijou de voiture » ; le logement, les vêtements, les loisirs situent chacun dans la société et conditionnent largement les attitudes que les autres ont à son égard.

### Maitrise magique du monde

Dans nos sociétés, ce sont les mêmes objets qui servent à des fins « pratiques » et à des fins « affectives ». Le médicament a un effet pharmacodynamique et sert simultanément au médecin à témoigner de son attention envers le malade (5). L'automobile sert à transporter, constitue un moyen d'affirmer et de défendre son statut social, et, en donnant l'illusion d'une puissance illimitée, permet sur un mode magique de maîtriser le monde.

Or, des objets qui sont identiques au point de vue du service utilitaire qu'ils rendent peuvent différer grandement dans la qualité de service « extra-utilitaire » qu'ils fournissent. Même si elle ne permet pas de rouler plus vite, compte tenu des limitations de vitesse, et si l'on y circule seul, une voiture plus puissante et plus grande n'a pas la même signification qu'une voiture moins puissante et plus petite ; elle influence

plus favorablement le statut social de celui qui la possède, lui fournit un meilleur sentiment de maîtrise magique du monde. Des plats sophistiqués et coûteux n'ont pas la même signification que des plats simples, même s'ils ne nourrissent pas mieux et si un enfant ignorant des questions de prix trouve les seconds plus agréables au palais. Ces plats coûteux sont plus efficaces comme signe d'attention à autrui. Un individu maître de son travail, qui choisirait de gagner du temps en travaillant moins et en roulant à bicyclette, subirait une perte de statut. En fait, ce sont ces rôles extra-utilitaires des objets qui expliquent l'essentiel de l'attrait que ceux-ci exercent sur les consommateurs.

Compte tenu de ces rôles de la consommation, la question de gaspillage ne peut être réglée en considérant les seuls effets utilitaires. En effet, pour chaque consommateur, il est très important de se procurer des objets qui ont des répercussions affectives favorables. Les hommes ne sont pas tendres pour celui qui n'est pas comme les autres et il est bien difficile de vivre sans être normalement intégré dans un groupe social. Ceci implique, en particulier, qu'en matière de consommation, on soit raisonnablement « à la hauteur » par rapport à ce groupe,

c'est-à-dire qu'en matière de puissance de son automobile, de confort et de taille de son logement, etc., on ne soit pas trop en retard sur les autres. Ceci est vrai même pour bien des caractéristiques des objets qui n'ont pas d'avantages utilitaires significatifs. Le plus grand, plus rapide, plus récent, plus coûteux signifie meilleur de manière très large, par généralisation des cas où il permet des performances effectivement meilleure au point de vue utilitaire. Par ailleurs, dans nos sociétés « rationnelles » où la magie et la religion ne fournissent plus aux hommes un sentiment de sécurité face à l'inconnu du monde, et à la certitude de la mort, ce sentiment est cherché dans une tentative de maîtrise technique totale du monde, et de « bonnes performances techniques » sont nécessaires pour fournir une illusion suffisante de maîtrise totale. Pour obtenir de telles performances, il est nécessaire de ne pas se sentir impuissant par la faute d'objets qui ne fournissent pas une maîtrise « normale » du monde (il ne faut pas se faire doubler perpétuellement en automobile, faire à la main ce qui se fait « normalement » à la machine, etc.). Il faut

(5) Cf. J.-P. Dupuy et S. Karsenty, *L'invasion pharmaceutique* (Seuil 1974).

de plus faire sur certains points mieux que le « normal », pour obtenir le sentiment de puissance que fournit la transgression de ses limites. De même, témoigner son affection aux autres à travers les objets, demande, pour la mère de famille par exemple, qu'on leur fournisse en permanence ce qui est « normal » et que, de temps en temps, on fasse pour eux quelques « folies » qui sortent de ce « normal ».

Dans ces conditions, on n'a pas le droit de qualifier de gaspillage, sans autre forme de procès, l'utilisation de produits dont le coût ne se justifie pas par les performances « utilitaires » qu'ils fournissent. Le supplément de performances extra-utilitaires est tellement important pour les consommateurs, qu'il paraît bien capable de justifier le supplément de coût qui est consenti.

Mais il nous faut, avant de conclure, aller plus loin encore. Nous avons examiné jusqu'à présent le cas d'un individu isolé, en supposant donnée la situation des autres individus. Si nous considérons maintenant l'ensemble des individus composant une société les perspectives changent du tout au tout.

### Rationalité individuelle et gaspillage collectif

En matière de statut, c'est la manière dont on se situe par rapport aux autres, et en particulier par rapport à la consommation « normale » de son groupe qui compte. Pour le sentiment de maîtrise du monde, pour l'attention que l'on manifeste aux autres, c'est aussi ce qu'on fait par rapport à ce qui est « normal » qui est significatif. C'est la consommation « normale » qui sert de référence à chacun, par rapport à laquelle il cherche à ne pas se laisser distancer, et qu'il aspire à dépasser parfois.

Mais quand les uns et les autres en font autant, ce qui est « normal » varie en même temps que la consommation de chacun, chaque amélioration de performance est intégrée dans le mode de vie banal. L'écart moyen entre ce qu'obtient chacun et la « normale » ne change pas. Les avantages que les uns et les autres cherchent en améliorant leur situation par rapport à ce qui est « normal » se détruisent mutuellement et des efforts permanents doivent être faits par rapport à une « normale » qui évolue.

Dans ces conditions, les sacrifices que chacun fait pour améliorer la signification des objets dont il dispose, si ils sont parfaitement rationnels d'un point de vue individuel, deviennent absurdes dès qu'on se place à un niveau collectif dès lors qu'on se situe à performance « utilitaire » constante (6). En effet, les sacrifices sont alors faits pour rien, puisque les améliorations de signification obtenues par les uns et les autres se neutralisent. Des ressources sont consommées en pure perte, et on se trouve dans une situation caractérisée de gaspillage. Il en est de même lorsque les performances utilitaires sont améliorées mais que cette amélioration est loin de suffire à justifier les sacrifices que le consommateur consent. (Ceux-ci étant alors acceptés principalement pour des considérations de signification, le jeu n'en vaut pas la chandelle dès qu'on

considère l'ensemble des comportements de tous.)

On revient donc, par un détour à notre point de départ. Quand on se place à un niveau collectif, il est légitime, pour savoir s'il y a gaspillage, de mettre en balance les ressources dépensées et ce qui est obtenu sur un plan « utilitaire » (7). Les avantages que les objets plus coûteux procurent par la signification qui leur est attachée se neutralisent mutuellement, et ne sont donc pas à prendre en compte. Les études techniques, si elles ne permettent en rien de comprendre les comportements, ont raison quand elles montrent que notre société est une société de gaspillage.

### Vrais et faux besoins

On définit parfois le gaspillage, comme ce qui correspond à l'utilisation de ressources non nécessaires pour la satisfaction des besoins. En fait, une telle approche conduit aux mêmes conclusions qu'une approche partant de considérations de bien-être.

Satisfaire les besoins d'un individu, c'est lui permettre de ne pas souffrir de manques trop aigus. C'est donc lui assurer une consommation produisant des performances « acceptables » dans les divers rôles qu'elle remplit (le flou de cet « acceptable » étant le reflet du flou de la notion de « besoin » elle-même, qu'il serait illusoire de vouloir trop préciser).

Or, au-dessus d'un minimum physiologique très faible, une consommation voisine de celle du groupe social auquel on appartient fournit, si ce groupe n'est pas marginal, des performances « raisonnablement bonnes » : les rapports avec autrui peuvent être satisfaisants au sein du groupe d'appartenance, et acceptables avec le reste de la société. Pour les autres rôles de signes, les performances sont normales. Les fonctions physiologiques au sens strict sont remplies correctement. Même si le « poétique » est médiocre, l'individu n'en est pas sérieusement préoccupé.

### Le yacht d'Onassis

Par ailleurs, dès que sa consommation s'élève de quelques dizaines de pour cent au-dessus de la consommation moyenne de son groupe social, l'individu obtient vite des performances extrêmement satisfaisantes. En effet les différences existant entre les objets qu'un individu possède et ceux que détiennent les tiers n'ont d'influence sur le bien-être de l'intéressé que dans la mesure où elles ont des répercussions concrètes sur sa vie. Or, la villa de Brigitte Bardot, le yacht d'Onassis, ou la Ferrari de Johnny Halliday ne troublent guère l'existence de ceux qui ne hantent pas ces illustres personnes. Par contre la nouvelle R 12 du voisin, ou l'appartement du collègue de bureau qu'on ne pourra recevoir aussi bien qu'il nous a reçus, ont des répercussions très concrètes. Aussi ce sont les seconds et non les premiers par rapport auxquels s'évaluent les performances de signe des objets possédés. Du reste les aspirations des individus ne se déterminent pas par

référence à l'ensemble des objets existants, mais par rapport aux objets détenus par ceux avec qui ils sont en contact direct. Ainsi « les ménages ne connaissent que les logements de membres de la famille ou tout au plus des logements de gens « comme eux »... Les autres moyens d'information : presse, télévision, journaux, etc., ne sont qu'exceptionnellement cités. On observe alors très nettement que le niveau de référence en matière de logement... semble être celui des logements occupés par le groupe de référence. Ce dernier est très limité, composé de parents ou d'amis appartenant à des catégories sociales voisines de celles du ménage considéré (8) ». Posséder l'équivalent de tous les objets détenus par une fraction importante de ceux avec qui on est en contact fournit donc une consommation très gratifiante et conduit à satisfaire largement tous ses « besoins ».

D'un autre côté, si la consommation de l'individu perd du terrain par rapport à celle du groupe auquel il appartient, une intégration normale devient rapidement impossible et ses « besoins » ne sont pas satisfaits. Pour les plus pauvres, même intégrés à leur groupe, les consommations réelles sont nécessairement en retard sur les besoins, dans la mesure où leur situation les met en marge de la société.

Est-il légitime dans ces conditions de distinguer des « vrais » et des « faux » besoins, de dire par exemple que se nourrir suffisamment est un « vrai besoin », et que consommer 100 grammes de viande par jour, ou manger du caviar, est un « faux besoin », donc un gaspillage ?

Il convient de préciser si l'on raisonne sur une société prise dans son ensemble, ou sur un individu. Une société peut être organisée pour que toutes les fonctions de la consommation soient remplies correctement avec des produits peu coûteux. A ce niveau tout ce qui correspond à des dépenses faites par les uns et les autres pour obtenir des effets de signe qui s'annulent mutuellement peut être qualifié de « faux besoins », et correspond à un gaspillage. La situation est tout autre pour un individu considéré isolément. L'homme n'est pas qu'un ventre et, dans l'obtention d'un minimum de consommation socialement défini, c'est sa dignité qui est en jeu. Distinguer des « vrais besoins » physiques et des « faux besoins » sociaux correspondant à un gaspillage n'aurait donc aucun sens. Puisque selon les cas, elles peuvent ou non avoir un sens, il vaut mieux éviter d'utiliser ces expressions de « vrais » et « faux » besoins qui risquent d'induire en erreur, et appréhender les gaspillages par des voies plus directes.

P. d'I.

(6) Le lecteur économiste aura vu que, compte tenu des interdépendances entre la satisfaction des divers individus, l'équilibre économique n'est pas un optimum parétien.

(7) Encore faut-il considérer correctement cet « utilitaire », et ne pas en avoir une vue trop étroite (par exemple pour le logement ne faut-il pas examiner seulement le « confort », mais la manière dont la structure de l'espace bâti influence les relations interpersonnelles). Mais c'est un autre problème qui ne fait guère intervenir les ressources que l'on utilise, et donc n'a que peu de choses à voir avec les problèmes de gaspillage.

(8) Cerroux, « Analyse de la procédure de jugement et quartier », décembre 1968.